

Maisons d'éducation de la Légion d'honneur
Cérémonie des prix de la maison d'éducation des Loges, le 22 juin 2018

Discours prononcé par Madame Dominique Bona, de l'Académie française

Monsieur le Grand Chancelier,
Madame l'Intendante générale,
Mesdames et messieurs les professeurs,
Mesdemoiselles,

Il y a bien longtemps, un poète de dix-sept ans, qui n'avait encore rien écrit et qui s'appelait Paul Claudel, assistait à la cérémonie de distribution des prix de son école - le lycée Louis-le-Grand, à Paris.

Un Académicien était venu prononcer le discours - comme je prononce aujourd'hui bien modestement le mien. C'était un écrivain prestigieux, qui avait écrit une *Vie de Jésus* et s'appelait Ernest Renan. Paul Claudel avait tout de suite remarqué qu'il avait des moustaches jaunes ! Le discours de l'Académicien, sans doute très ennuyeux, eut une conséquence des plus fâcheuses : le jeune Paul Claudel, excellent élève et premier de sa classe en français, décida de renoncer à ses études de lettres ! Il ne voulait pas ressembler à Ernest Renan ! Il voyagea, traversa les océans, devint diplomate en Chine. La poésie, qui était son monde le plus intime, l'a heureusement rattrapé et ne devait jamais le quitter, mais tout de même, ce jour-là, la littérature française a failli perdre *Partage de Midi* et *Le Soulier de satin*. Perdre un des plus grands écrivains de langue française.

Je n'espère qu'une chose aujourd'hui, de tout mon cœur : ne pas détourner de leur vocation les futures poétesses qui sont parmi vous, les futures romancières, les futures biographes. Ou les futures académiciennes.

J'ai visité votre école. Avec quatre jeunes filles, de la sixième à la troisième, dont je découvrais les couleurs, guidée par votre directrice, j'ai parcouru les dortoirs, le réfectoire, les bibliothèques, la salle des ordinateurs et le long couloir de musique avec ses 14 pianos noirs. J'ai admiré le parc, la jolie chapelle restaurée, et humé dans la cour d'honneur le parfum du tilleul centenaire. Pendant toute la promenade, j'ai été victime d'un MIRAGE et je le suis encore au moment où je vous parle. Je revois - ou plutôt je vois -, comme si elle était parmi vous, une silhouette en jupe plissée bleue marine et corsage blanc - une adolescente timide et sage qui voulait avoir de bonnes notes pour faire plaisir à ses parents, pour lire la fierté dans leurs yeux.

Elève du cours Dupanloup à Boulogne, j'ai reçu l'éducation sévère, exigeante et chaleureuse que donnaient les religieuses en cornette de la congrégation de saint-Maur. Une congrégation du nord de la France. Ces religieuses portaient un voile gris anthracite (heureusement pas parmi vos couleurs...), qui leur cachait le front et le menton, de longues robes jusqu'aux pieds. D'elles, nous ne voyions que le regard - extraordinairement attentif à nos études et à notre tenue générale. Il était très difficile au cours Dupanloup de lire en cachette les livres de nos grandes sœurs ou de nos grands frères : interdits à l'époque, Boris Vian, Apollinaire ou Nabokov.

Je vous remercie, madame l'Intendante générale, de m'avoir accompagnée dans votre belle institution, ces Loges comme on dit, où tant de souvenirs me reviennent mais qui me donnent aussi, devant ce public de jeunes filles qui me sont proches par le cœur sinon par la date de

naissance, l'occasion de dire à mes professeurs, et aux religieuses qui m'ont élevée - ce que je ne leur ai sans doute pas assez dit, ce que j'aurais dû mille fois leur dire : "MERCI!"

Merci, mes soeurs ! Merci, ma Mère !

Ainsi appelions-nous nos éducatrices, en fonction de la hiérarchie de leur ordre. Les soeurs veillaient sur nos repas, nos récréations, nos devoirs du soir. Les mères étaient nos professeurs. La directrice, mère Maurice, exerçait une autorité supérieure et nous la redoutions. Son apparition dans la salle de classe amenait un silence d'église, mais elle connaissait chacune par son nom, par son prénom, savait tout de notre famille, de notre enfance, blessures et chagrins compris.

Les bulletins de notes étaient importants, mais l'étaient plus encore notre histoire particulière, nos difficultés, la perception de nos qualités et de nos faiblesses. Ce à quoi elle veillait par-dessus tout, c'était à nos progrès. Elle croyait à la bonification des êtres et nous a souvent aidées à croire en nous-mêmes, à dépasser nos limites.

J'ai évidemment connu - bien avant de les connaître dans la vie adulte - les distributions de prix. J'ai reçu en récompense des livres, comme vous allez en recevoir ici. J'ai encore chez moi, relié par les mains de ma mère qui pratiquait l'art de la reliure, un exemplaire des *Petites filles modèles* de la comtesse de Ségur - dont je préfère oublier la date. J'étais encore en année de primaire - la comtesse de Ségur, par je ne sais quelle malédiction n'a jamais passé le cap du CM2.

Lisez-vous encore, Mesdemoiselles, la comtesse de Ségur...? Ou l'avez-vous lue enfant, comme je l'ai lue moi-même, sans attendre la distribution des prix, dans les pages de la vieille édition, cornée, anotée, gribouillée de dessins de fleurs et d'oiseaux, qui passait de mère en fille et même de grand-mère en petite-fille. L'histoire se déroulait dans des châteaux, avec des domestiques en livrée, des cochers, des "bonnes" comme on les appelait, mais aussi des cachots et des martinets - c'était un univers bien différent de celui où j'évoluais, une sorte de pays imaginaire. Mais c'était quand même le monde de l'enfance. Un monde dont les enfants étaient les héros. Madeleine, Camille, Sophie, avec leurs dentelles et leurs boucles à l'anglaise, m'entraînaient dans un jeu de miroirs. Nous y étions entre FILLES, presque comme aujourd'hui. Il y avait bien quelques garçons, des cousins germains ou par alliance, des petits diables bons pour la fessée, mais au fond sans importance. Les garçons n'avaient pas accès au gynécée. Ce que la comtesse de Ségur décrivait et que je connaissais bien, c'était l'univers féminin. Ce qu'elle montrait mieux encore, c'est qu'il y a une complicité entre filles, que la mixité entrave et parfois abolit. Nous étions solidaires à l'école, fortes d'être ensemble, unies par notre sort commun. Par notre destin de filles. Inutile de citer Simone de Beauvoir, comme on le fait souvent : nous sommes nées femmes avant de le devenir, au fil de chacun de nos jours.

Aussi loin que je me souviens, le passé me renvoie des visages de femmes, des sourires et des larmes de femmes. Le père, figure tutélaire et tendrement aimée, avait bien sûr sa place. Mais il était à part, ailleurs, dans un monde qui me paraissait plein de dangers et de mystères. Ma grand-mère, ma mère, mes tantes, étaient dans la pleine lumière. Soudées, chaleureuses, fortes autour de moi. Elles forment toujours un cercle, dans mon imagination. Elles m'entourent et me protègent. La mort n'y a rien changé : elles me guident toujours.

Je le sais et je l'avoue : je suis une privilégiée. J'ai grandi entourée d'amour. Et c'est pourquoi l'éducation des Dames de Saint-Maur a paru essentielle à mes parents : trop d'amour rend fragile et bête. Pour affronter la vie, il faut avoir un peu souffert. Il faut s'être endurci, un peu. Il faut aussi sortir du cocon, affronter les autres... C'est peut-être le plus rude, au départ, et c'est l'apprentissage de l'école. Les élèves de sixième le savent : la coupure est radicale avec le monde d'avant, on ne connaît personne en arrivant au pensionnat, la première année. Les amitiés se forment peu à peu, sans qu'on sache trop comment ni pourquoi elles lient et relient des coeurs fidèles et faits pour s'entendre.

La comtesse de Ségur n'a pas seulement enchanté mon enfance, en me proposant des aventures, des fantaisies, des bêtises que je n'aurais jamais osé commettre et que ses héroïnes commettaient pour moi. Elle m'a révélé bien autre chose - qui devait avoir beaucoup d'importance dans ma vie : la joie de LIRE. La délectation de lire.

Je ne m'en suis pas tenue aux *Petites Filles modèles*, vous vous en doutez... Il y a eu beaucoup d'autres livres. Des livres fondateurs. De ceux qui vous accompagnent toute la vie. De l'adolescence à l'âge adulte, tous ont ouvert les portes et les fenêtres de mon univers enfantin, provincial, si craintif et sage. Tous m'ont fait grandir, m'ont aidée à vivre.

Les quatre jeunes filles qui m'ont accueillie ici il y a quelques semaines m'ont fait part de leurs lectures. Toutes différentes, toutes ferventes - j'avais le sentiment en leur demandant ce qu'elles lisaient de forcer un peu trop la part secrète de chacune. Les lectures sont pour soi et rien qu'à soi, un moment d'intimité où cependant l'on n'est pas seul, puisqu'on le partage avec l'auteur et avec les personnages du récit. Il n'y a pas de solitude dans un livre.

Alors, puisque les quatre jeunes filles ont bien voulu me dire leurs lectures préférées et m'ont encouragée à lire *Esther* et *Les Fiancées de l'Hiver*, c'est à mon tour de passer aux aveux et, pour reprendre un mot de Paul Claudel, de poursuivre notre "échange". J'ai moi aussi mon roman préféré et, si vous voulez bien, je vais vous en raconter l'histoire.

Oh, très brièvement, pour ne pas user votre patience, retarder le moment tant attendu de la distribution des diplômes et risquer de me faire détester comme certain écrivain aux moustaches jaunes... Cette histoire, c'est celle de Morel, le héros d'un roman de Romain GARY qui s'appelle *Les Racines du Ciel*.

Morel est en Afrique, où il mène un combat pour sauver les éléphants. Victimes de la chasse, principalement recherchés pour le commerce de l'ivoire, ces vieux et beaux animaux sont une espèce en voie de disparition. Ils l'étaient déjà dans les années cinquante - 1950 - quand Gary a écrit ce roman.

Morel a une dette envers les éléphants. Ils l'ont aidé à survivre dans le camp de concentration où il se trouvait, en Europe, pendant la 2^e guerre mondiale. Dans la faim, dans le froid, sous la torture, Morel résistait. Contrairement à ses camarades qui dépérissaient autour de lui, il est resté vivant. Par quel miracle? Il imaginait - le plus beau mot de la langue française, "imaginer"... Il imaginait d'immenses troupes d'éléphants, parcourant la savane, libres, puissants, galopant et barrissant. Il les voyait, il les entendait, il courait avec eux. Il sentait l'air qu'ils soulevaient comme une tempête venir vers lui, dans sa prison. Il avait l'odeur de l'herbe brûlée d'Afrique dans les narines et, autour de lui, il n'y avait plus ni barbelés ni barricades, ni miradors - rien qu'un espace de liberté. C'est ainsi qu'il s'est sauvé. Quand il a été libéré, il n'a eu qu'une idée, qu'un désir : aller en Afrique, pour aider ses amis éléphants.

Dans ce combat, il a réussi à entraîner toutes sortes de personnages - des Africains, des coloniaux, et même une femme perdue, Minna, qui n'avait jusque-là connu qu'un univers de honte et de mépris et qui allait, grâce à Morel, déployer ses trésors de bonté, de générosité. Et connaître la rédemption. Chez Romain Gary, le ciel a des racines, mais les racines ont un ciel.

Rien n'est plus fort dans la vie que le rêve ou l'imagination. Le travail est essentiel, la volonté compte énormément. Il faut croire à l'effort, au progrès, pour que la vie soit belle et pour qu'elle vaille la peine. Mais sans le rêve, sans l'imagination, elle ne serait pas complète - comme un oiseau privé d'ailes.

Au terme de cette année scolaire, dans cette maison fondée conjointement par un empereur et par une femme qui avait le génie de l'éducation, il me reste à vous féliciter par avance, chacune en particulier, pour les efforts que vous avez accomplis pendant cette année scolaire. J'ai hâte moi aussi d'aborder le moment de vos récompenses. Je voudrais vous souhaiter de bonnes vacances, des vacances bien méritées. Mais ce que j'aimerais vous adresser, avant tout, c'est un vœu : un VŒU chaleureux et affectueux. "Prenez bien soin de votre éléphant !" Chacune a le sien. Cet éléphant, au secret de votre cœur, vous aidera à continuer de bien travailler et à avancer. Il a sa place, dans la belle vie qui vous attend.